

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Tel père, telle fille
Una — le dernier livre des Voyageries de Victor-Lévy Beaulieu

Gabrielle Poulin

Numéro 21, printemps 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40298ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poulin, G. (1981). Compte rendu de [Tel père, telle fille : *Una — le dernier livre des Voyageries* de Victor-Lévy Beaulieu]. *Lettres québécoises*, (21), 18–19.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

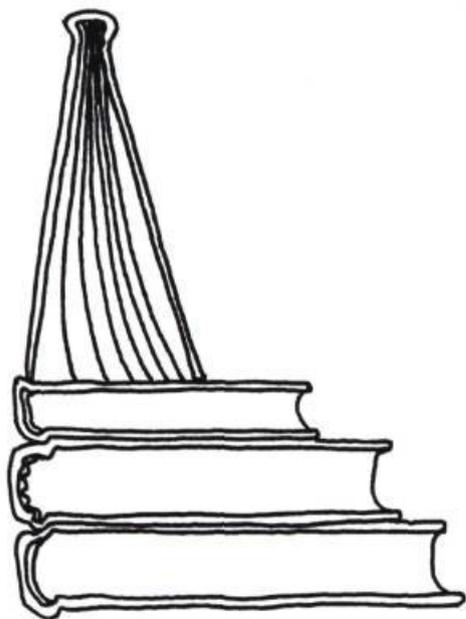
<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Tel père, telle fille

Una : le dernier livre des *Voyageries*

de Victor-Lévy Beaulieu

« C'est Abel qui nous a mis au monde et aussi longtemps qu'il va vivre, on est pris avec [. . .] Toi et moi, on est pas du monde comme les autres. La seule vie qu'on a, c'est celle qu'Abel nous a donnée dans ses romans. En dehors d'eux, on existe pas pour personne¹. »

Non. Cette fois, rien ne va plus. Si la petite fille de Job J Jobin et de France a la mémoire aussi longue que son père pour répéter les histoires à dormir debout que celui-ci lui a racontées, quand il s'agit d'écrire son propre roman, l'enfant prodige devient la proie trop facile du mauvais génie d'Abel, l'hôte tout-puissant et omniprésent de la chambre mauve.

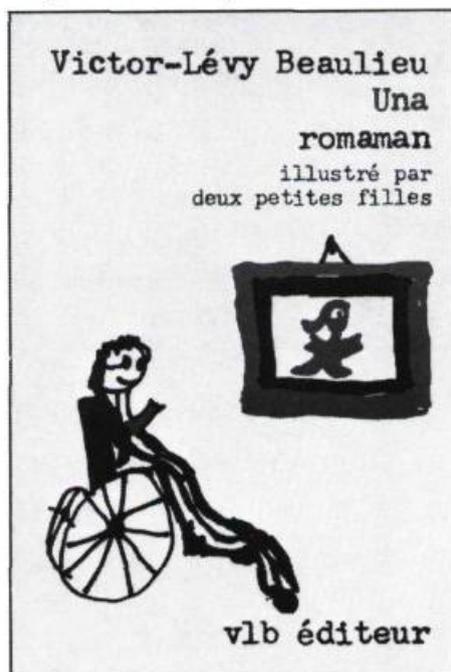
Jusqu'ici, c'est-à-dire dans les livres précédents des *Voyageries*², Una, qui n'avait pas encore l'âge de raison, avait été préservée par son innocence même, sinon par la vigilance de ses pères et grands-pères, des hallucinations « pour adultes » nées de l'imaginaire en « démanche » du romancier-général. Mais Una vient d'avoir sept ans. Désormais, comme les autres occupants de « l'Habitanaserie », elle pourra être admise quotidiennement au cirque de la déraison. Elle n'est encore qu'une petite fille, soit ! mais puisqu'elle a deux yeux grands ouverts, deux oreilles attentives, un corps avide de caresses, de longs cheveux noirs, qu'elle sait parler, écrire, dessiner... plus rien ne s'oppose à ce qu'elle entre à son tour, comme France ou Blanche ou Ruth, dans le guignol de la chambre mauve. Du moins est-ce ainsi qu'en juge l'Abel ventriloque et montreur de marionnettes qui, dans les errances de son esprit et le

jeu de ses métamorphoses, cherche peut-être le secret de sa propre identité et le sens de son existence. Il n'hésitera même pas, avec la complicité de Job J, le père en titre, à remettre temporairement ses pouvoirs de romancier et tout ce qu'ils comportent de démiurgique et de transgressif à l'enfant Una. Il aura ainsi bouclé la boucle de ses voyages et, grâce aux mains fragiles d'une petite fille, refermé le cercle hallucinatoire dans lequel tournent des figures, toujours les mêmes, celles d'un homme

et d'une femme désirés/désirants, toujours pris et toujours rejetés.

MADAME DEMANDE SA TOILETTE

Sans cesse à l'affût d'une forme seyante et nouvelle qui revête en l'articulant le grand corps dégingandé de sa prose, le romancier Abel a dû développer ses dons de créateur de mode et de couturier pour habiller, chacun selon son genre et sa personnalité, les cinq livres de ses *Voyageries*. Ainsi a-t-il cru bon de recouvrir *Blanche forcée* de la longue tunique, presque sans couture, d'un récit ; de pudiquement envelopper la plainte multiple de Victor-Lévy, son double diurne, de la miraculeuse continuité de la courteline, *N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel* prenant la forme ininterrompue d'une lamentation. La nudité délirante de la femme délaissée lui a inspiré le dessin d'une jupe fleurie : *Sagamo Job J* s'étend, se gonfle, tourne et virevolte aux accents d'un étrange cantique. Enfin, à partir des vieilles défroques de la monographie conventionnelle, pour *Monsieur Melville*, il a taillé lui-même et cousu les pièces qui font de ces trois tomes un inusable vêtement de gloire. Il ne restait pas beaucoup d'étoffe pour la dernière venue. De plus, Abel était trop pris



entre la sauvage Sann et le Melville pour trouver le temps de *catiner*. Il a donc fait mine de laisser Una se débrouiller toute seule. Quoique ignorante — mais sait-on jamais ? — de tous les ravages de l'Oedipe, pour mieux retenir auprès d'elle son père, coureur de jupes fleuries, la petite fille de Job J invente un nouvel espace, une nouvelle durée et un nouveau genre littéraire, rien de moins, une sorte de « robe d'orignac », comme celle dont s'enveloppe sa mère, qui est destinée à faire d'elle l'amante fictive en remplacement de l'épouse éconduite. Soupçonne-t-elle, Una, que l'activité littéraire est parfois/souvent compensatoire ? Assez grande pour renaître et pour raconter en même temps cette naissance fabuleuse, l'enfant ira jusqu'à choisir son propre père pour époux et deviendra, cela va de soi, sa propre mère. On est bien au-delà du romanesque : Una écrit un « romaman ».

COLIN-MAILLARD

Una est seule dans le noir. Avec son « grand tas de feuilles », ses « milliers de crayons de toutes les couleurs » et sa « gomme effaçante », elle tente d'atteindre les personnages invisibles qui s'agitent et dansent autour d'elle. Elle semble avoir l'initiative des opérations : c'est à son tour de dire le « je » du meneur de jeu des *Voyageries*.

Avant elle, il y a eu Job J, qui a écrit le premier livre. Mais, c'est bien connu, les grandes personnes trichent souvent au jeu. Job J, lui, n'en avait que pour Blanche, à croire qu'elle était elle-même cette ténèbre, ou cette lumière éblouissante, qui le tenait captif et l'empêchait de tendre la main plus loin pour reconnaître France et Una et tous les autres.

Pour le deuxième livre, Abel a cédé sa place, comme à regret, à une sorte d'éminence grise qui a parlé de mille et mille choses et de personnages très

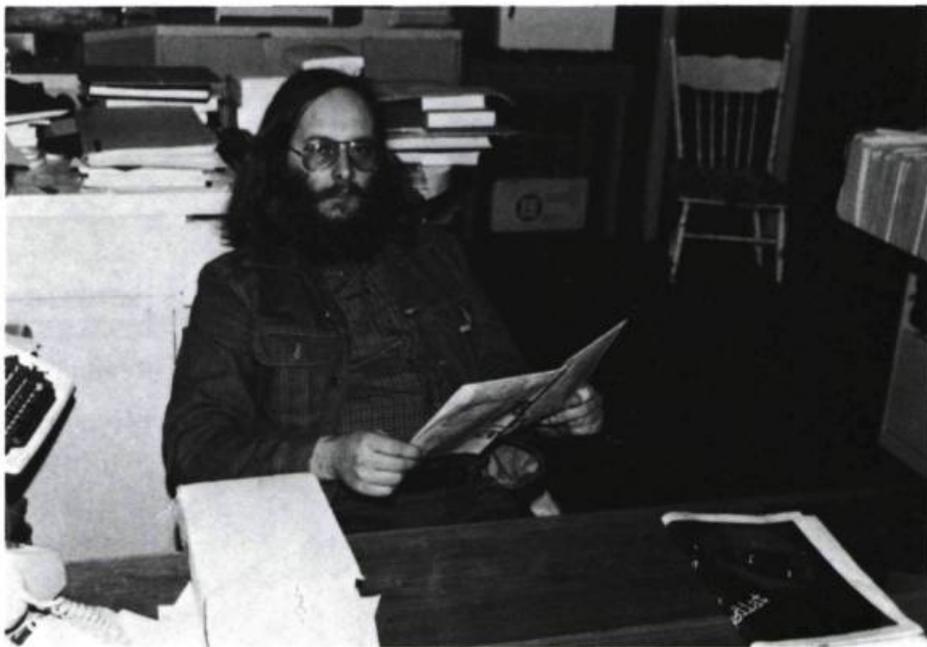


Photo : Athé

sérieux qu'Una ne connaissait même pas. Il s'est comporté exactement comme si Una était encore dans les limbes. Comme si ça se pouvait qu'Una n'existe pas quand Job J poursuit partout des portraits ou, disons, des images de Blanche. Victor-Lévy, lui, ne s'inquiétait que de ses « deux filles sauvages », sans voir qu'Una dansait comme une ombre à leurs pieds.

Ensuite (ça, c'est une chose presque pas faisable pour un romancier), Abel s'est glissé comme l'homme invisible dans la maison de l'Ahuntsic ; avec son crayon feutre qui est devenu un vrai magnétophone à cassette, il s'est mis à enregistrer tous les propos divagants de France, qui boit tellement de vodka qu'elle ne se rend même pas compte qu'elle dit « tu » au lieu de dire « je ». Comme si Job J pouvait l'entendre à Gespeg quand il pose un coquillage sur son oreille.

Enfin Abel a congédié tout le monde, ou plutôt, c'est lui qui est parti à reculons vers une autre époque — en se cachant derrière une pile de papiers poussiéreux et jaunis, comme dans une machine à remonter le temps, — à la recherche de Monsieur Melville, qui est aussi important pour lui que la baleine Ventre-de-soufre pour Job J. C'est à ce moment-là qu'Una a décidé d'écrire elle-même ses histoires. Abel n'a pas dit non. Maintenant qu'il a ramené son *Monsieur Melville* en Mattawinie, il n'a plus besoin de la chambre mauve. C'est

Una qui écrit le cinquième livre des *Voyageries* à sa manière même si « DES FOIS CE QUE JE VOUDRAIS ÊTRE : c'est UNE PETITE FILLE comme toutes les autres, juste les rêves pauvres et quotidiens, tant de jours pareils à leurs pareils, avec France et Job J m'aimant rien que pour mieux m'endormir — ils chantent ces berceuses très creuses comme bruits de papillons ailés³ ».

(à suivre*)

* N.B. Les cinq pages auxquelles les circonstances nous contraignent à réduire la longueur de cette chronique ne suffisent pas, ni à Una ni à moi, pour dire ce que nous pensons vraiment des romanciers qui font mine de laisser écrire des petites filles, il nous faudrait au moins cinq autres pages. Nous continuerons la prochaine fois. □

1. Victor-Lévy Beaulieu, *Una*, roman, Montréal, VLB éditeur, 1980, 237 p.
2. *Blanche forcée* (1976) ; *N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel* (1976) ; *Sagamo Job J* (1977) ; *Monsieur Melville* : (trois tomes) 1. *Dans les avelles de Moby Dick* (1978), 2. *Lorsque souffle Moby Dick* (1978), 3. *L'après Moby Dick ou la souveraine poésie* (1978) ; *Una*, (1980).
3. *Una*, p. 9.